

BEST OF 2008

ART CONT

folklore / Dark Vador /

Courtesy Maurizio Cattelan, Kunsthhaus Regenz. Photo Markus Tretter

Regrets éternels pour avoir raté l'exposition
de Maurizio Cattelan en Autriche.
Ici, *All* (2007, sculptures marbre)

L'ANNÉE EMPORAIN

héritage / Loris Gréaud / crise





Exposition *Superdome* au palais de Tokyo : Fabien Giraud et Raphaël Siboni, *Last Manceuvres in the Dark*, 2008

Courtesy des artistes. Photo Didier Barroso

La meilleure part des années 90

Les artistes d'aujourd'hui ont finalement su se dépêtrer d'un héritage parfois un peu lourd à assumer : celui des nineties, grandes années d'exploration de l'art, qui s'éloignent à vue d'œil.

Par Claire Moulène et Jean-Max Colard

Plusieurs signes, cette année, nous font dire que les nineties sont bel et bien derrière nous. A tel point qu'il est désormais possible d'en écrire l'histoire, d'en dresser la mythologie. A l'instar du récent et excellent roman, *La Meilleure Part des hommes*, du jeune Tristan Garcia, 27 ans, qui raconte avec une impressionnante maturité le tournant fondateur de la fin des années 80, une "époque atroce, un désert faussement joyeux" sur fond d'electro, de communauté gay, de barebacking, de militantisme et de revirement à droite.

Dans le champ des arts, on se raconte aussi cette période : le musée Guggenheim de New York consacre actuellement une grande rétrospective, ratée, de la scène française des années 90, noyau dur d'une génération d'artistes élargie encore à l'Allemand Carsten Höller, aux Anglais Liam Gillick et Douglas

Gordon, à l'Italien Maurizio Cattelan, ou encore au Thaïlandais Rirkrit Tiravanija, le plus emblématique de ce que Nicolas Bourriaud appela "*l'esthétique relationnelle*". Mais très critiquée, notamment par les artistes eux-mêmes, cette version US trouve déjà en France des adversaires désireux de donner leur vision des choses, et de faire un tout autre récit de cette génération qui a su décloisonner le champ de l'art, repenser les modes de la collaboration, et explorer au maximum l'art et le format de l'exposition. Une autre bataille commence ici, celle de l'historiographie des années 90.

Disons-le tout de suite, il n'est pas question pour nous d'enterrer ce formidable moment esthétique, mais plutôt de montrer comment les artistes qui écrivent aujourd'hui "les années zéro", décrétées illisibles par la dernière Biennale de Lyon, ont finalement su se dépêtrer d'un héritage parfois un peu lourd à assu-

mer. Pas question, donc, d'envoyer au purgatoire les Pierre Huyghe, Philippe Parreno, Dominique Gonzalez-Foerster ou Pierre Joseph qui continuent aujourd'hui encore leurs pé-

LES COUPS DE CŒUR DE GUILLAUME DURAND *

IDA TURSIĆ & WILFRIED MILLE, MARLENE MOCOQUET, BACON, PICASSO...

« J'ai vu plein de choses bien cette année, notamment du côté des artistes français : Ida Tursic et Wilfried Mille, deux peintres exposés au Musée de Sérignan, ou la très jeune Marlène Mocoquet, dont l'univers figuratif et surréaliste où se croisent à la fois Jérôme Bosch et Betty Boop m'a littéralement époustoufflé. Sans oublier les deux immenses expositions : Bacon à la Tate Britain et Picasso et les maîtres au Grand Palais, absolument formidables. »

* Journaliste.

tiques expérimentales : pour preuve, l'exposition monstre de Dominique Gonzalez-Foerster cette année à la Tate Modern. Tandis que le Centre Pompidou prépare une monographie de Philippe Parreno et la coproduction hors les murs d'une vaste installation de Pierre Huyghe dont on ignore encore les détails.

Pour autant, les années 90 s'éloignent à vue d'œil. A quoi le mesure-t-on ? A un changement d'ambiance, ou de paradigme, et d'abord à une dissipation de la référence. En effet, quand, il y a quelque temps encore, on voyait surtout les filiations, les continuations, au point qu'il était difficile d'apercevoir les lignes de fracture au sein des générations successives, aujourd'hui la référence aux années 90 se fait plus rare dans bien des travaux d'artistes émergents. Qui vont puiser à d'autres sources, cultivant à souhait les années 50 par exemple (voir pages suivantes). Tandis que, comme nombre de peintres abstraits new-yorkais du moment, tel l'excellent Wade Guyton, le Magasin de Grenoble révisé les années 80 avec une exposition pointue et tendue qui regrette "qu'on confonde les années 80 avec la fin des années 80". Chez d'autres, comme Yann Sérandour, Benoît Maire, Isabelle Cornaro, Aurélien Froment, c'est une génération de lecteurs qui se fait jour, et dont les œuvres serrées, disjointes et tout en plisages n'ont pas grand-chose à voir avec les vastes installations des années 90.

C'est un contraste d'une autre nature qu'offre le jeune tandem constitué par Fabien Giraud et Raphaël Siboni, qui exposait au palais de Tokyo une armée de Dark Vador clonés, empruntés aussi bien aux blockbusters cinématographiques qu'à l'industrie culturelle, ces drôles de soldats composant en direct le tube le plus noir de l'histoire de la musique. Enfin, c'est presque involontairement que certaines expositions récentes mettaient en exergue cette absence actuelle de saturation : quand Pierre Joseph confiait sa rétrospective à de plus jeunes artistes à la dernière Biennale de Lyon, quand Nicolas Bourriaud tentait vainement de resserrer les liens générationnels dans son exposition du prix Ricard, c'est surtout l'écart entre eux qui était manifeste. Au point que Cyprien Gaillard, révélation plus que jamais montante, invente pour lui et pour son parc de "ruines à l'envers" qu'il dépose à travers le monde, une tout autre généalogie qui passe inévitablement par l'Américain Robert Smithson.

C'est dans ce contexte remuant qu'il faut comprendre l'exposition de Loris Gréaud au palais de Tokyo, *Cellar Door*, si intensément commentée, notamment par ceux, bien décidés à se faire les gardiens du temple des années 90, qui n'y voyaient qu'un pastiche, voire un plagiat. En réalité, pour lui comme pour bien d'autres artistes des nouvelles générations, cette décennie n'est pas derrière eux, elle est bien plutôt une affaire entendue, une histoire de l'art acquise à la vitesse d'un moteur de recherche. Mais quand certains vont visiter d'autres sources, Loris Gréaud s'installe au

cœur de cet héritage des années 90, le réouvre pour y installer un autre imaginaire, empreint de merveilleux scientifique et d'industrie culturelle, pour le déporter vers ailleurs. Pensant l'exposition comme une *Gesamtkunstwerk*, œuvre d'art totale allant de l'opéra jusqu'au blockbuster, et hantée par l'idée de la transmission et de ses brouillages, Loris Gréaud accomplissait cette année avec *Cellar Door* la plus vaste opération de synthèse des années 90.



Des artistes émergents qui vont puiser à d'autres sources : les années 50 par exemple.

Reste un ultime paradoxe : cet éloignement se fait sentir en pleine crise économique – et

l'on se souvient que c'est un autre krach financier et immobilier qui avait affecté tout le système de l'art à la fin des années 80, mettant fin à l'hystérie disco du marché de l'art.

C'est dans cette atmosphère de crise, dans un milieu de l'art déserté ou honni que les artistes des années 90 ont grandi, c'est à partir de là qu'ils ont bouleversé en profondeur le paysage de l'art. Et peut-être cette attitude concentrée, cet assainissement attendu du marché de l'art, ce retour au laboratoire des formes peuvent-ils aujourd'hui nous servir d'exemple. "La crise, c'est les autres, nous, c'est l'activité", proclamaient alors les animateurs de la revue *Bloc-Notes*. Un slogan d'hier pour les années à venir ? ■

Jean-Max Colard

Best-of des expos que je regrette ne pas avoir vues cette année :

1 MAURIZIO CATTELAN

Avec *All*, on aurait été soufflés par cette série de corps alignés sur le marbre froid du musée-morgue Kunsthau Bregenz en Autriche.

2 RICHARD PRINCE

On aurait aimé courir dans la rotonde du Guggenheim Museum à New York, pour voir les *Joke Paintings*, les *Nurse Novels* et l'Amérique vue par ce Prince de l'art contemporain. Dommage.

3 DAMIEN HIRST

On aurait pu assister à la grande braderie de Damien Hirst et de son œuvre à prix d'or aux enchères de Sotheby's à Londres. Un climax du marché de l'art, entre prospérité cynique du marché et spectre décroissant de la crise. Tant pis.

4 PIERRE HUYGHE

Avec *A Forest of Lines* à Sydney, on se serait enfoncés dans la forêt vierge installée dans l'opéra de Sydney, à la recherche d'une chanteuse folk. Inoubliable, même sans l'avoir vue.

5 RÊVES CRITIQUES

Et aussi cette splendide exposition rêvée dans la nuit du 9 au 10 août. Mais dont il ne reste plus aucun souvenir au réveil.

Judicaël Lavrador

1 ALAN MICHAEL

A la Tate Britain de Londres, le peintre en mode casual : nonchalante, pas dogmatique, la peinture d'Alan Michael figurant des Austin Mini dernier modèle, des mocassins Church contrefaits, ou des cartes de vœux qu'avait coutume d'envoyer Yves Saint Laurent,

célèbre ironiquement la réconciliation du dandysme et des classes moyennes.

2 TURSIC & MILLE

Au Musée de Sérignan : surexcitante et processuelle à la fois, question de flux et de reflux, la peinture du duo dijonnais gonfle en 3D les images plates des magazines ou agrandit sur toile des petites taches de peinture faites au brouillon. Le spectacle de la peinture et la peinture du spectacle.

3 MUSÉE MARTIN DE L'ART TERRESTRE

Au Barbican à Londres, l'art contemporain exposé par des Martiens qui se donnaient un mal de chien pour classer les œuvres en fonction de nouveaux critères, soignaient une scénographie – très *Cosmos 1999* – et un casting très à jour avec notamment Matthew Monahan et Spartacus Chetwynd.

4 JOHN ARMLEDER

Aux Abattoirs de Toulouse, un accrochage transgenre, hors-catégorie, à l'arrière-plan très coloré, des collections de trois musées toulousains par John Armleder, maître de la nonchalance. L'exposition a scandalisé Daniel Buren au prétexte qu'on ne mélange pas des "merdes" et des "chefs-d'œuvre". Quelles merdes ?

5 PIERRE-OLIVIER ARNAUD

A la galerie art : concept à Paris, des bouffées de flash vaporeuses, des nuages de feux d'artifice après le bouquet final : les photographies en noir et blanc du jeune Pierre-Olivier Arnaud, imprimées en offset sur papier et collées au mur, jetaient un voile grisâtre et fauché sur tout ce qui brille, bien avant la crise.

Claire Moulène

1 ALEXIS VAILLANT

L'été dernier, au château de Chamarande, le très littéraire Alexis Vaillant offrait avec *Legende* une exposition inspirée d'une nouvelle fulgurante de J. G. Ballard où chaque salle se donnait à lire comme une image mentale. Beau comme un haïku avec, en prime, pléthore de jeunes artistes quasi inconnus en France.

1 GREGOR SCHNEIDER

L'expo la plus flippante de l'année, à la Maison Rouge à Paris, se pratiquait comme un vaste labyrinthe psychotique. Un dispositif à spectateur unique anxiogène et claustrophile.

3 JOHN ARMLEDER

Une expo-pudding, mise en scène par Jacques Garcia, la star de la décoration française, où le Suisse John Armleder poussait à son comble les notions d'auteur et de (mauvais) goût au Centre culturel suisse de Paris.

4 FABIEN GIRAUD ET RAPHAËL SIBONI

Au Palais de Tokyo, Giraud et Siboni ont imaginé une mise en scène martiale et photogénique inspirée par l'icône Dark Vador. Une expo en forme de blockbuster qui assoit définitivement le jeune tandem dans le paysage contemporain.

5 RACHEL HARRISON

Une exposition sans queue ni tête hantée par de drôles de totems colorés et bosselés au Consortium à Dijon. Bombée, tachée, scotchée, accueillant tantôt des affichettes à l'effigie de people bling-bling (Sarko ou Mel Gibson), tantôt une tripotée de poussins piailliers, la sculpture de la New-Yorkaise Rachel Harrison donne du fil à retordre et c'est tant mieux.



Marc Camille Chaimowicz, Deux coffrees (peut-être pour adolescents), l'une habillée, l'une pas (2008)/Courtesy Triple V, Dijon

5
TEMPS
FORTS

1 ANNÉES 50

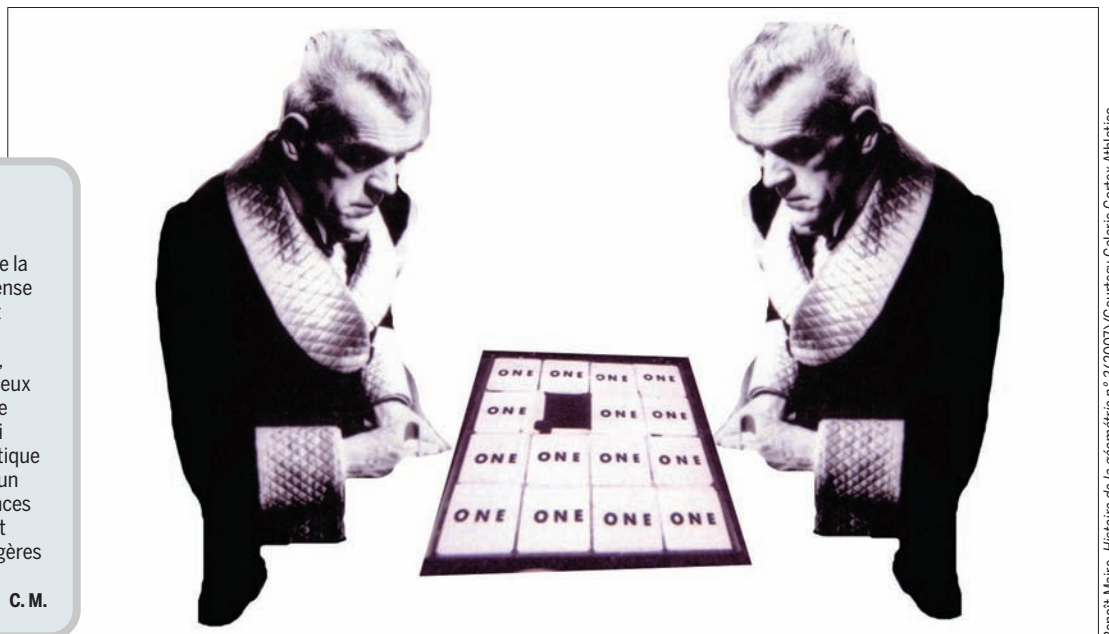
Malgré l'enterrement de première classe de la Camif et puisque les années 90 sont désormais derrière nous, c'est le retour en force et en forme des années 50. Chez **Tatiana Trouvé** d'abord qui, à l'Espace 315 du Centre Pompidou et au Frac des Pays de la Loire, continue de décliner son univers de Formica et sa palette

vert d'eau pas si éloignée de l'esprit folk qui agite la jeune **Emmanuelle Lainé**. Chez **Marc Camille Chaimowicz** aussi, qui a récemment fait l'objet d'une rétrospective au Frac Aquitaine. Même tonalité donc pour cet artiste d'origine polonaise qui confond déco et beaux-arts et vient de signer un papier peint angélique pour les très prospectifs "wallpaper by artists". Pour la jeune Portugaise **Leonor Antunes**, c'est encore plus clair, qui puise nettement son inspiration du côté du design

des années 50 et déploie au Crédac une architecture mentale où des paravents de cuir et laiton font directement appel au style moderniste d'Eileen Gray. Côté design justement, c'est le retour de la galerie **Patrick Seguin**, spécialisée dans le mobilier fifties (Jean Prouvé, Charlotte Perriand, Jeanneret et consorts), qui signe l'un des plus beaux coups de l'année en ouvrant ses portes à Richard Prince et à sa collection de livres, jaquettes et éditions vintage. **C. M.**

2 BENOÎT MAIRE

A lui tout seul, cet artiste de 30 ans cristallise une tendance un peu dandy, un peu littéraire, de la jeune scène française. Avec Benoît Maire, on pense d'abord à ces lieux qui montent : à la Kadist Art Foundation à Paris, pointue et intello, à la très prospective galerie bordelaise Cortex Athletico, mais aussi à des projets sans lieu fixe comme ceux initiés par le duo de jeunes commissaires Elodie Royer/Yoan Gourmel. Dans la lignée, c'est aussi l'affirmation d'une génération adepte de la pratique citationnelle qui, cependant, ne se réfère à aucun mentor. Leur matériau : la théorie et les références littéraires qu'ils manipulent tous azimuts, tirant ici vers la sculpture (bibliothèques, piles et étagères à tous les étages), ailleurs vers la performance live (lecture, conférence et diaporama). **C. M.**



Benoît Maire, Histoire de la géométrie n°2 (2007)/Courtesy Galerie Cortex Athletico



Dominique Gonzalez-Foerster, TH.2058 (2008)/Courtesy de l'artiste, Photo Tate Photography

3 DÉLUGE

Peut-être parce que la crise annonce une ambiance préapocalyptique (avec, entre autres, un marché de l'art déboussolé), toujours est-il que,

cette année, deux expositions ont fait du dérèglement climatique leur point de départ. A la Villa Arson d'abord, où *Acclimatation* fait la nique aux théories darwiniennes pour mieux s'aventurer sur la piste

d'un écosystème mutant avec des œuvres hybrides et déviantes signées **Gyan Panchal, Mariele Neudecker** ou **les frères Chapuisat**. Même son de cloche à New York avec les gigantesques chutes

d'eau d'**Olafur Eliasson**, et à Saint-Nazaire cet hiver, où l'architecte **Philippe Rahm** a transformé l'ancienne base sous-marine en station balnéaire. A Londres ensuite, où **Dominique Gonzalez-Foerster**

déploie à la Tate Modern son alarmiste conte SF : Londres en 2058 sous des torrents de pluie, peuplé d'organismes surdimensionnés et dégénérés. Des sculptures aux allures de freaks. Diluvien. **C. M.**



Luciana Lamothe, Steekkill (2008)/Courtesy de l'artiste, Berlin Biennial for Contemporary Art, Uwe Walter

4 DISJONCTION

Des pièces disjointes, des sculptures écartelées, des installations composées d'éléments disparates, lacunaires et démembrés : en marge

d'un marché de l'art où on aime davantage les produits finis, la dernière Biennale de Berlin faisait la part belle à ces œuvres tout en éclats et en disjonctions. À l'image du vocabulaire sculptural ésotérique

de **Lili Reynaud-Dewar**, ou des panneaux d'archives lacunaires de **David Maljkovic**, présent cet été au Plateau : car face à ces décompositions volontaires, le spectateur se retrouve convié à procéder lui-même au

remembrement de ces morceaux, et pour tout dire à leur collage – l'autre versant de cette disjonction, et au passage une des pratiques artistiques les plus courues dans le champ de l'art actuel.

JMX



Spartacus Chetwynd, Delirious (2006)/Courtesy Herald St. London

5 FOLKLORE

Loin du pop, trop lié à l'industrie culturelle, le folk art, c'est l'art par et pour le peuple, l'art au service de la fête populaire, l'art comme forme d'expression personnelle, comme thérapie, ou comme passe-temps. Les "Folk archive" de **Jeremy Deller** et **Alan Kane** au palais de Tokyo ont rappelé cette vocation de l'art. Mais **Spartacus Chetwynd** aussi, au Consortium, quand elle dessine ses propres costumes et des grosses têtes, pour des performances carnavalesques, **Marnie Weber** quand elle filme l'épopée de cow-boys clownesques dans une ville-fantôme et **Rachel Harrison**, sculpteur de totems peinturlurés. La petite collection de bilboquets de **Raphaël Zarka**, prix Ricard cette année, les tableaux de masques primitifs par **Uwe Henneken**, le film de **Boris Achour** imaginant les rites et coutumes d'une communauté hippie, sans oublier les peintures ésotériques de l'illuminé **Aleister Crowley** vues à *Traces du sacré* et au Palais tirent cette veine Art & Craft vers les domaines du jeu et des superstitions.

J.L.